

RUUSBROEC, en son temps et dans les siècles

Par Benoît BEYER DE RYKE, historien et
philosophe, assistant à l'ULB



**LES CAHIERS
BOEHME/NOVALIS**

2006

RUUSBROEC, en son temps et dans les siècles¹

Pour un public francophone, le nom de Ruusbroec (plus connu sous la dénomination de « Ruysbroeck l'Admirable ») est inévitablement lié à celui de Maurice Maeterlinck, qui traduisit en français *L'ornement des noces spirituelles* et consacra à son auteur plusieurs études. Pour un public néerlandophone par contre, Ruusbroec évoque avant tout l'un des premiers auteurs ayant écrit en flamand, au même titre qu'Hadewijch d'Anvers ou Jacob van Maerlant. Dans le premier cas, on s'intéresse surtout à l'influence de Ruusbroec sur la pensée et l'œuvre de Maeterlinck, au rôle qu'il a joué dans l'évolution de celui-ci vers le symbolisme. Dans le second cas, c'est le passé de la langue et de la littérature flamande qui retient l'attention. Le romaniste envisage Ruusbroec par rapport à Maeterlinck, le germaniste par rapport à la langue flamande. Les deux toutefois ne peuvent ignorer la dimension mystique de cet auteur, qui lui assure une place de choix dans l'histoire de la spiritualité chrétienne et mondiale. C'est également cette dimension mystique de Ruusbroec qui a suscité notre intérêt, envisagée dans le sillage de la mystique rhénane (Eckhart²) dont la pensée de Ruusbroec se démarque cependant par bien des aspects. Mais revenons à la « Belgique littéraire ». C'est donc à double titre que Ruusbroec intervient dans l'histoire littéraire belge : d'abord, en tant qu'auteur médiéval de langue flamande (dans la « Belgique d'avant la Belgique »), ensuite en tant que référence spirituelle et littéraire proposée par Maeterlinck à ses lecteurs francophones. Aussi nous paraît-il intéressant, dans le cadre de cette publication, de nous

¹ Benoît Beyer de Ryke, « Ruusbroec, en son temps et dans les siècles », dans L. Brogniez, éd., *la Belgique avant la Belgique*, Bruxelles, Le Cri, 2005, pp. 19-29 (« Textyles, revue des lettres belges de langue française », 28).

² Voir nos deux ouvrages, BEYER DE RYKE (Benoît), *Maître Eckhart, une mystique du détachement*, Bruxelles, Ousia, 2000 (« Figures illustres ») [diffusion : Paris, Vrin] ; *Id.*, *Maître Eckhart*, Paris, Entrelacs, 2004 (« Sagesses éternelles »).

pencher à nouveau sur le grand mystique flamand, en son temps et dans les siècles. Nous commencerons par présenter Ruusbroec dans son époque et par rapport au courant dit de la mystique rhéno-flamande (expression quelque peu impropre qui cache des divergences que nous soulignerons entre le courant flamand et le courant rhénan, plus intellectualiste), ensuite nous évoquerons la postérité de Ruusbroec, avec ses temps forts, tout particulièrement celui de sa « redécouverte » par Maeterlinck.

Ruusbroec en son temps

Sa vie

Jan van Ruusbroec³, qui vécut de 1293 à 1381, est sans doute né dans le village de Ruisbroek, situé dans la vallée de la Senne au sud de Bruxelles, en Brabant. L'existence de Ruusbroec se partage en deux grandes périodes : une première à Bruxelles jusqu'en 1343, en tant que membre du clergé séculier ; une seconde à Grœnendael où il vit jusqu'à sa mort, comme membre du clergé régulier. La vie de Ruusbroec nous est connue par la biographie que lui a consacrée, en latin, vers 1420 le chanoine de Grœnendael, Hendrik Utenbogaerde *alias* Henricus Pomerius († 1469). Selon ce dernier, Ruusbroec quitte sa mère à l'âge de onze ans pour aller étudier chez son oncle à Bruxelles, Jan Hinckaert, chanoine de la collégiale Sainte-Gudule. Il y reçoit une instruction modeste. Denys le Chartreux, au XV^e siècle, le traitera d'ailleurs d'*illitteratus*. Maurice Maeterlinck, pour sa part, va même jusqu'à dire de Ruusbroec qu'« il ignorait le grec, et peut-être le latin ». C'est exagéré ! En fait, il connaît un peu de latin. Ce qu'il a appris lui permet d'être ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans et de devenir chapelain

³ Sur Ruusbroec, voir VERDEYEN (Paul), s.j., *Ruusbroec l'admirable*, Paris, Cerf, coll. Histoire, 1990, 189 p. [nouvelle édition : 2004 ; la meilleure synthèse actuelle en français sur le bon prieur de Grœnendael]. Voir également ROCQUET (Claude-Henri), *Petite vie de Ruysbroeck*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. Petite vie de... , 2003, 171 p. [bibliographie récente] ; et aussi, AMPE (Albert), « Jean Ruusbroec », dans *Dictionnaire de spiritualité*, t. VIII, Paris, Beauchesne, 1974, col. 659-697 ; BONNY (Johan), « Jan van Ruusbroec », dans *La Vie spirituelle*, n° 652, nov.-déc. 1982, pp. 666-694 ; MOMMAERS (Paul) et DE PAEPE (Norbert), édés., *Jan van Ruusbroec. The sources, content and sequels of his mysticism*, Leuven, Leuven University Press, coll. Mediaevalia Lovaniensia, series I, studia XII, 1984, 199 p. Pour une bibliographie récente et très complète, voir SCHULZ (Werner), « Jan (Johannes) van Ruysbroek (Ruusbroec, Rusbrochius) (1293-1381) », dans le *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, version en ligne de ce dictionnaire (le BBKL) publié par l'éditeur allemand Traugott Bautz [<http://www.bautz.de/bbkl/>].

de Sainte-Gudule. Ruusbroec n'est pas un ignorant. Mais il n'a vraisemblablement pas suivi de cours universitaires, sans quoi il ne serait pas resté simple chapelain à Bruxelles jusque l'âge de cinquante ans.

Ruusbroec est l'auteur d'une œuvre, entièrement écrite en moyen-néerlandais, comprenant onze traités mystiques et de nombreuses lettres. Pourquoi écrit-il en flamand et non pas en latin ? Tout simplement parce qu'il destine ses œuvres à un public laïque ou à des femmes religieuses qui ne comprennent pas le latin. De la période bruxelloise datent ses premiers ouvrages : *Le royaume des amants* (*Dat rijke der gbelieven*), *L'ornement des noces spirituelles* (*Vander chierheit der gheestelike brulocht*), *La pierre brillante* (*Vanden blinckenden steen*), *Les quatre tentations*, *De la foi chrétienne* et *Le livre du tabernacle spirituel* (*Vanden gheesteliken tabernakel*).

L'ornement des noces spirituelles, le deuxième livre de Ruusbroec, est son œuvre la plus célèbre (célébrité accrue grâce à la traduction qu'en fit Maeterlinck en 1891). Écrit alors qu'il vivait encore à Bruxelles, l'ouvrage se présente comme un commentaire de la phrase de l'Évangile tirée de la parabole des vierges sages et des vierges folles : « Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui » (Mathieu, 25, 6). Le commentaire serré de cette phrase se développe au long des trois parties du livre, suivant la distinction traditionnelle des trois degrés de la vie spirituelle : la vie active, la vie intérieure⁴ et la vie contemplative. Ruusbroec s'inscrit dans la lignée de la mystique nuptiale héritée de saint Bernard pour laquelle le Christ est l'époux qui vient s'unir à notre âme qui est son épouse. L'essentiel de l'enseignement de Ruusbroec est dans cette rencontre de Dieu et de l'homme dans l'amour. Avec cette mystique amoureuse, il entend indiquer à ses contemporains le chemin d'une spiritualité saine et orthodoxe, opposée à la « mauvaise » mystique développée au sein de certains courants béguinaux suspectés d'appartenir au Libre Esprit.

Ruusbroec s'emploie en effet à combattre l'hérésie du Libre Esprit. La secte des frères et sœurs du Libre Esprit – dont certains historiens doutent de l'existence en tant que groupe constitué – professe des thèses jugées déviantes. Notamment, les membres de la secte affirment de manière trop nette la déification de l'homme, menaçant ainsi de faire disparaître la différence entre l'être humain et Dieu et, par conséquent, de mener au panthéisme. « Pendant que Ruusbroec vivait encore dans le monde, écrit son biographe Pomerius, il y avait une femme à Bruxelles qui inventa et propagea une doctrine exécrationnelle. » Pomerius identifie dans l'adversaire

⁴ Ruusbroec parle plutôt de vie recueillie (*innig*).

hérétique que Ruusbroec poursuit de sa vindicte la célèbre béguine bruxelloise Heilwig Bloemaerts, plus connue sous le nom de Bloemardinne (vers 1280-1335). Il semble toutefois, comme le montre Paul Verdeyen⁵, que Pomerius se trompe en voyant dans Bloemardinne l'hérétique que Ruusbroec combat. Selon Verdeyen, Ruusbroec s'en prend à Marguerite Porète sans peut-être la connaître, car il ne la cite jamais, mais dont il a très probablement lu l'ouvrage – écrit en moyen-français – *Le Mirouer des simples ames* dans une traduction latine : *Speculum simplicium animarum*⁶. Marguerite Porète est une béguine. Apparu à la fin du XII^e siècle, le mouvement béguinal se développe surtout au XIII^e siècle. C'est l'un des aspects de l'émergence des laïcs sur le devant de la scène spirituelle à partir du Moyen Âge central. Les béguines et les bégards forment des communautés de laïcs menant une vie semi-religieuse. Ils pratiquent la charité et nombre d'entre eux sont très vite gagnés aux doctrines du Libre Esprit. Les frères et sœurs du Libre Esprit appliquent une morale libertaire sinon libertine, récusant la notion de péché. Originnaire de Valenciennes, Marguerite Porète est brûlée le 1^{er} juin 1310 en place de Grève à Paris avec son livre *Le Mirouer des simples ames anienties*, ouvrage qui exprime certaines idées caractéristiques du Libre Esprit. Bien qu'influencé par ce livre, Ruusbroec y voit l'expression d'une mystique déviante car non ecclésiale : recherche d'un contact direct avec Dieu sans la médiation (liturgique et sacramentelle) de l'Église. Par ailleurs, il ne peut accepter l'idée que l'âme parfaite doive renoncer aux vertus et aux œuvres. Contre cette mystique extrême, Ruusbroec veut proposer une mystique équilibrée. Il souhaite développer en quelque sorte un mysticisme moyen ou médian.

En 1343, alors âgé de cinquante ans, Jan van Ruusbroec décide de changer de vie. Accompagné de son oncle Jan Hinckaert († 1350) et de Frank Van Coudenberg († 1386), il se retire du monde à Grœnendael (la « Vallée Verte »), dans la forêt de Soignes près de Bruxelles, où bientôt une communauté se forme. Pendant sept ans, ils vivent sans vœux ni règle monastiques. Cependant, dès

⁵ Voir VERDEYEN (Paul), *Ruusbroec...*, pp. 17-22.

⁶ Pour le texte du *Miroir*, voir GUARNIERI (Romana), *Il movimento del Libero Spirito. Testi e documenti*, Rome, coll. Archivio italiano per la storia della pietà, 4, 1965, pp. 501-708. Pour la traduction latine médiévale en regard du texte en moyen-français GUARNIERI (Romana), éd., voir *Margaretæ Poretæ, Speculum simplicium animarum*, VERDEYEN (Paul), éd., Turnhout, Brepols, coll. Corpus Christianorum Continuatio Medievalis, 69, 1986. Il existe plusieurs traductions françaises, voir *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, trad. HUOT DE LONGCHAMP (Max), Paris, Albin Michel, coll. Spiritualités vivantes, 147, 1984 ; *Le Miroir des simples âmes anéanties*, trad. LOUIS-COMBET (Claude), prés. ZUM BRUNN (Émilie), Grenoble, Jérôme Millon, 1991.

le début, ils suivent les heures canoniales. Puis, en 1350, les membres de cette communauté adoptent la règle et l'habit des chanoines augustins. Ruusbroec n'en est pas le supérieur; il ne dirige pas le couvent, mais il en est la figure centrale. Ruusbroec écrit dans la forêt sur des tablettes de cire qui sont ensuite mises au net par un copiste de la communauté. Les œuvres que le « bon prieur » compose pendant cette période de Grœnendael sont les suivantes : *Les sept clôtures*, *Le miroir du salut éternel*, *Les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel*, *Le livre de la plus haute vérité* et *Les douze béguines*, son dernier texte. Sa renommée est grande ; elle s'étend à toute la Flandre et aux pays avoisinants. Johannes Tauler et Geert Groote sont censés lui avoir rendu visite. Pour Tauler, aucune source – à l'exception du témoignage de Pomerius – ne confirme ce voyage. Voici toutefois ce que rapporte Pomerius : « Le grand dominicain, le savant, le sage Johannes Tauler fit son pèlerinage à la Vallée Verte. Mais telle fut son admiration, son respect, son enthousiasme que ses visites furent très fréquentes. Il devint non seulement le pèlerin mais le disciple de Ruusbroec. Tauler se laissa guider par lui sur la montagne de la contemplation. » Si ces visites de Tauler prêtent à caution, par contre la visite de Groote à Grœnendael est bien attestée. Ce dernier n'a d'estime que pour deux communautés, celle des chartreux et celle de Grœnendael. Groote (né à Deventer en 1340) fut l'initiateur du courant de la *devotio moderna*⁷ et le fondateur des frères et sœurs de la Vie commune.

Ruusbroec meurt à Grœnendael le 2 décembre 1381 dans sa quatre-vingt-neuvième année. Son corps fut inhumé dans l'ancienne église puis, quatre siècles plus tard, en 1783, lorsque le couvent ferme ses portes suite à la décision de l'empereur Joseph II de supprimer un grand nombre de monastères, il est transféré à Sainte-Gudule. Là, il subit les saccages de la période révolutionnaire : du 6 au 14 mars 1793, les sans-culottes français pillent Sainte-Gudule et profanent la châsse dans laquelle étaient conservées les reliques de Ruusbroec. Après la profanation, seuls deux os de la hanche sont retrouvés et on les entropose un certain temps dans la salle des

⁷ Sur la *devotio moderna* et son fondateur, Geert Groote, voir DEBONGNIE (Pierre), « Dévotion moderne », dans *Dictionnaire de spiritualité*, t. III, Paris, Beauchesne, 1957, col. 727-747 ; EPINEY-BURGARD (Georgette), *Gérard Groote (1340-1384) et les débuts de la Dévotion Moderne*, Wiesbaden, Veröffentlichungen des Instituts für europäische Geschichte, 54, 1970 ; *ID.*, « Gérard Grote, fondateur de la Dévotion Moderne », dans *Revue des sciences religieuses*, n° 71/3, 1997, pp. 345-353 ; *Gérard Grote, fondateur de la Dévotion Moderne. Lettres et traités*, éd. EPINEY-BURGARD (Georgette), Turnhout, Brepols, coll. Sous la règle de saint Augustin, 4, 1998.

chapelains, puis ils disparaissent à leur tour sans laisser de traces. Ce n'est qu'en 1911 que l'on retrouve par hasard les deux os de la hanche, dans une armoire du grenier de la maison du doyen de Bruxelles. Le 5 février 1911, le cardinal Mercier authentifia ces reliques. Aujourd'hui, l'un de ces os se trouve toujours à la cathédrale de Bruxelles, tandis que l'autre a été donné à l'église du village natal de Ruusbroec.

Beaucoup moins spéculatif et audacieux que les mystiques rhénans, on s'explique mal que Ruusbroec ait donné prise aux critiques du grand théologien et chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson⁸, à l'extrême fin du XIV^e siècle et de Bossuet au XVII^e siècle, lesquels se méprendront sur le sens de la spiritualité du prier de Grœnendael, y trouvant des traces de panthéisme. Le mystique flamand sera cependant béatifié en 1908, par décret pontifical (sa fête liturgique est commémorée – dans les diocèses flamands – le 2 décembre, date de sa mort).

Sa mystique

La mystique de Ruusbroec est très ecclésiale. Pour le grand spirituel brabançon, la rencontre directe de l'âme humaine et de Dieu doit toujours être liée à des expressions indirectes. La médiation de l'Église est nécessaire. Il a un grand souci d'apostolat et accorde par ailleurs beaucoup d'importance aux vertus de même qu'aux œuvres. Ruusbroec ne prolonge qu'en apparence le mysticisme spéculatif de Maître Eckhart. Il s'inscrit en fait davantage dans la lignée de la mystique amoureuse des cisterciens et des béguines (lesquelles, il est vrai, associent, à la suite de Guillaume de Saint-Thierry au XII^e siècle, cette mystique nuptiale à une mystique de l'essence). Ruusbroec est l'héritier des béguines⁹ ; il ressent fortement l'influence de ces femmes spirituelles de nos régions qui, telle Hadewijch d'Anvers au XIII^e siècle, expriment le contact de l'homme avec Dieu en termes « érotiques » inspirés de l'amour courtois. L'essentiel de l'œuvre de Ruusbroec porte sur un seul et même sujet : la rencontre amoureuse entre l'âme humaine et Dieu.

Ruusbroec insiste sur le caractère graduel du cheminement mystique. *L'ornement des noces spirituelles* exprime très clairement cela. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, il y distingue trois étapes ou trois

⁸ Voir COMBES (André), *Essai sur la critique de Ruysbroeck par Gerson*, 3 vol., Paris, Vrin, 1946-1972.

⁹ EPINEY-BURGARD (Georgette), « L'influence des béguines sur Ruusbroec », dans MOMMAERS (Paul) et DE PAEPE (Norbert), éd., *Jan van Ruusbroec. op. cit.*, pp. 68-85.

stades : la vie active, la vie intérieure, la vie contemplative. Ruusbroec consacre un autre livre, *La pierre brillante*, au seul dernier stade, celui de la contemplation. « Par son contenu », écrit Paul Verdeyen, « *La pierre brillante* s'apparente étroitement aux *Noces spirituelles* ». On y lit tout à la fois un résumé et une explication de ce que Ruusbroec a écrit dans son chef-d'œuvre¹⁰. Le mystique brabançon accorde une grande place à l'amour comme vecteur de la relation entre l'homme et Dieu. Il y a là une inspiration augustinienne. Ruusbroec reprend aussi de la sorte le thème de l'âme-épouse tel qu'il a été élaboré au XII^e siècle par saint Bernard dans son *Commentaire du Cantique des cantiques*. Ses *Noces spirituelles* s'inscrivent pleinement dans la tradition de la mystique nuptiale. Ruusbroec s'éloigne de la mystique apophasique eckhartienne selon laquelle l'union à Dieu se réalise par le détachement, au-delà aussi bien de l'union amoureuse que de l'union intellectuelle. Du reste, Ruusbroec rejette ce mysticisme purement spéculatif d'inspiration néoplatonicienne. Dans les *L'ornement des noces spirituelles*, il s'en prend à la vacuité eckhartienne, qui selon lui s'obtient sans la grâce. Dans les *Douze béguines*, il attaque les faux prophètes et la mauvaise interprétation de la pauvreté spirituelle (qui pourrait exister sans les vertus), en citant des passages du *Sermon 52* d'Eckhart. Un disciple de Ruusbroec, Jan van Leeuwen († 1374) va lui aussi ouvertement critiquer les thèses de Maître Eckhart. Sans doute au service du duc de Brabant Jean III avant son entrée dans la vie religieuse à Grœnendael en 1344, van Leeuwen devint cuisinier du couvent, fonction qu'il remplira fidèlement jusqu'à la fin de sa vie, d'où son surnom de « bon cuisinier de Grœnendael ». Ne sachant ni lire ni écrire au moment de son entrée dans la communauté, Jan van Leeuwen reçut sans doute sa formation littéraire et spirituelle de Ruusbroec. Si bien qu'il se mit lui-même à écrire des traités spirituels. Mais, comme l'écrit Verdeyen, « il dut le faire entre son four et ses marmites, et ses œuvres en portent des traces évidentes »¹¹. Il y avait donc un peu de présomption de la part de ce cuisinier ignorant ou en tout cas peu formé quand il prétendait s'attaquer à la pensée du célèbre Rhénan, qui avait été docteur en théologie et maître à Paris ! Toujours est-il que Jan van Leeuwen composa tout un traité contre la doctrine de Maître Eckhart intitulé : *Un livret sur la doctrine de Maître Eckhart, doctrine dans laquelle il erra*. « Il y eut, écrit-il, un être diabolique nommé Maître Eckhart de l'ordre des frères prêcheurs ». Cet « Antéchrist aurait des disciples encore aujourd'hui ; il avait su séduire non seulement les âmes

¹⁰ VERDEYEN (Paul), *Ruusbroec...*, p. 27.

¹¹ VERDEYEN (Paul), *Ruusbroec...*, p. 67.

simples mais également des personnalités de haut rang. » Jan van Leeuwen considère Eckhart comme un partisan d'une mystique naturelle assez proche du Libre Esprit. Il reconnaît dans sa pensée ce que l'on appellera plus tard du quiétisme (à tort, car Eckhart n'a pas condamné les œuvres, comme le prouve le *Sermon* 86 sur Marthe et Marie dans lequel il fait l'éloge de Marthe qui, dans l'action, ne perd rien de la contemplation). On peut supposer que l'influence de Ruusbroec se fait sentir dans cette opinion très critique à l'égard de Maître Eckhart. Et certes, la mystique amoureuse de Ruusbroec est finalement assez éloignée de la mystique spéculative eckhartienne. Les mystiques flamands de Grœnendael ne sont donc pas directement des héritiers des mystiques rhénans. On pourrait même dire qu'ils en sont les « ennemis mystiques ». De même, le courant de la *devotio moderna*, dont Ruusbroec est avec sa notion de *ghemeen leven* (« vie commune ») une des sources les plus proches, est lui-aussi très différent de la mystique rhénane car moins spéculatif. Il apparaît donc que la mystique rhéno-flamande (des béguines à la *devotio moderna*, en passant par Maître Eckhart, Tauler, Suso et Ruusbroec l'Admirable) ne forme pas un tout absolument homogène. Certes, des lignes de forces apparaissent, comme par exemple la poussée d'un individualisme religieux souvent urbain s'exprimant dans une spiritualité laïque à tendance mystique. Cependant, nombreuses sont les différences entre la théologie mystique des Rhénans et la mystique pratique de Ruusbroec et de l'école de Grœnendael. En un mot, Ruusbroec n'est pas « notre Eckhart ».

Ruusbroec dans les siècles

La postérité

L'influence de Ruusbroec s'est tout d'abord exercée sur ses collègues et disciples de Grœnendael (« l'école de Grœnendael ») : tous contemporains ou successeurs directs du grand mystique brabançon. Parmi ceux-ci, on peut citer Jan van Leeuwen, Willem Jordaens, Godfried Van Wevel, Jan Van Schoonhoven, Pomerius... La diffusion des textes de Ruusbroec a été rapide : de son vivant même, vers 1360, le bon prieur est entré en contact avec les chartreux de Hérinnes qui avaient lu certains de ses écrits et lui demandaient des éclaircissements sur des points équivoques de sa doctrine spirituelle. La diffusion de ses œuvres en moyen-néerlandais s'est faite surtout dans les couvents de chanoines réguliers et de chanoinesses régulières qui suivaient la règle de saint Augustin. Pour des raisons linguistiques évidentes, la postérité de

Ruusbroec s'est manifestée essentiellement dans le Nord : les Pays-Bas et la région rhénane. Les principaux lecteurs de Ruusbroec ont été les chartreux et les adeptes de la *devotio moderna* dans le sillage de Geert Grote. Mais cela ne signifie pas que l'œuvre de Ruusbroec ait été ignorée des spirituels français, espagnols ou italiens. On sait depuis les travaux de Jean Orcibal que les grands mystiques espagnols, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix, ont lu les mystiques rhéno-flamands. Cependant, il ne fait pas de doute que la critique de Gerson (qui dénonçait dans la troisième partie de *L'ornement des noces spirituelles* une doctrine panthéiste de fusion de l'homme avec la divinité) a nui à la propagation de l'œuvre de Ruusbroec, particulièrement dans les pays de langues romanes.

Les textes de Ruusbroec ayant été écrits en moyen-néerlandais, ce sont les traductions latines et, par la suite, en langues modernes qui ont permis à la doctrine spirituelle de Ruusbroec de connaître une diffusion européenne, franchissant la barrière linguistique du néerlandais. Dans ce mouvement de traduction, deux temps forts sont à retenir : d'une part, la traduction en latin par le chartreux de Cologne, Laurent Surius, dans les années 1550 ; d'autre part, la traduction en français du maître-ouvrage de Ruusbroec par Maeterlinck, qui a fait entrer le grand mystique brabançon dans le domaine littéraire et l'a fait connaître du grand public (pas seulement francophone, d'ailleurs¹²). Nous ne ferons qu'évoquer la première traduction, avant d'en venir de façon plus détaillée à celle de Maeterlinck et à la lecture qu'il a proposée de Ruusbroec.

Certains traités du prieur de Grœnendaël ont été traduits très tôt en latin, notamment par Willem Jordaens et Geert Grote. Mais Laurent Surius fut le premier à entreprendre, en 1549, une traduction latine de toutes les œuvres de Ruusbroec, permettant ainsi au public cultivé de l'époque d'avoir accès à cet auteur. Le but de l'opération était en fait apologétique : il s'agissait de lutter contre le protestantisme en proposant une saine doctrine spirituelle catholique. La traduction de Surius fut imprimée à Cologne en 1552. Elle connut deux rééditions dans le courant du XVII^e siècle (l'une en 1609 et l'autre en 1692). Beaucoup de traductions plus tardives en langues modernes se baseront sur cette traduction, qui ouvrait à la doctrine mystique de Ruusbroec une aire d'influence

¹² Par exemple, sur la première réception hollandaise de l'œuvre de Maeterlinck avant 1900 (y compris ses travaux sur Ruusbroec), voir LEIJNSE (Elisabeth), *Symbolisme en nieuwe mystiek in Nederland voor 1900, een onderzoek naar de Nederlandse receptie van Maurice Maeterlinck met de uitgave van een handschrift van Lodewijk van Deyssel*, Liège, coll. Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, 262, 1995 [diffusion : Genève, Librairie Droz].

sans précédent. Par ailleurs, divers ouvrages de Ruusbroec furent traduits très tôt, à partir du moyen-néerlandais, en haut-allemand. *L'ornement des noces spirituelles* fut traduit vers 1400 en haut-allemand et en anglais. En français, la première traduction, sur base du texte latin de Surius, fut publiée dès 1606 à Toulouse (soit près de trois siècles avant celle de Maeterlinck !). Sur la première page figurent les indications suivantes : « Composé par le divin Docteur et très excellent Contemplateur Jean Rusbroche. Traduict en François par un religieux Chartreux de Paris. Avec la vie de l'autheur à la fin du livre. »

Avant d'en venir à Maeterlinck, un mot encore à propos des éditions flamandes de Ruusbroec. La première édition en néerlandais de *L'ornement des noces spirituelles* remonte à 1624 et à pour responsable le capucin Gabriel d'Anvers. Ensuite, entre 1858 et 1868, le professeur et chanoine Jan-Baptist David¹³ travaille à la première édition complète, en six volumes, des œuvres de Ruusbroec en néerlandais. C'est sur base de cette édition que Maeterlinck fera sa traduction. Deux autres éditions intégrales de l'œuvre de Ruusbroec ont été faites par la Société Ruusbroec d'Anvers (Ruusbroec-Genootschap) : la première en 1932-1934, et la seconde en 1944-1948. Des membres de cette même Société ont entamé en 1981 l'édition critique des *Opera omnia* du grand mystique, dont la plupart des volumes ont parus à ce jour dans la collection du « Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis », chez Brepols à Turnhout.

Maeterlinck

Abordons à présent la rencontre entre Maeterlinck et Ruusbroec, rencontre décisive tant pour le premier qui y trouva une puissante source d'inspiration que pour le second qui y gagna un surcroît de notoriété¹⁴. De Maeterlinck, André Gide écrivit un peu méchamment qu'il s'agissait d'un « homme du Nord très positif, très pratique, chez qui le mysticisme est une manière d'exotisme psychique. » Un mot d'abord pour rappeler qui fut cet « homme du Nord très positif », et ensuite nous envisagerons la lecture qu'il propose de Ruusbroec. Nous verrons ainsi quel type d'« exotisme psychique » Maeterlinck a pu trouver dans l'œuvre du grand

¹³ En l'honneur de qui sera créé la célèbre organisation culturelle catholique flamande qui porte son nom, le Davidsfonds.

¹⁴ Cette traduction contribua grandement à la renommée de Ruusbroec dans le monde francophone et lui permit entre autres de faire son entrée dans *l'Histoire des lettres françaises de Belgique des origines à nos jours* de Maurice Gauchez (Bruxelles, La Renaissance d'Occident, 1922 ; nombreuses rééditions).

mystique brabançon. À un correspondant du *Figaro* à Bruxelles qui cherchait à obtenir des informations biographiques sur lui, Maeterlinck fit un jour cette réponse : « je n'ai pas de biographie. Il ne m'est jamais rien arrivé de plus étonnant que ma naissance. » Né à Gand le 29 août 1862, Maurice Maeterlinck est mort dans sa quatre-vingt-huitième année, à Nice dans sa propriété d'Orlamonde, le 5 mai 1949. Le poète des *Serres chaudes* et le dramaturge de *Pelléas et Mélisande* et de *L'oiseau bleu* fut, on le sait, la figure de proue du symbolisme dans notre pays. Seul écrivain belge à avoir reçu le Prix Nobel de littérature (en 1911), ce Flamand francophone appartenait à une vieille famille bourgeoise et fut élevé au Collège jésuite Sainte-Barbe à Gand où il dira à la fin de sa vie avoir passé « les moments les plus désagréables » de son existence. Éduqué dans le catholicisme, Maeterlinck évoluera vers une spiritualité agnostique non orthodoxe aux yeux de Rome, qui lui vaudra une mise à l'Index en 1914. Ses humanités achevées, il se lança (comme il était normal de le faire dans ce milieu) dans des études de droit à l'Université de Gand. C'est en 1885 qu'il fit la découverte de Ruusbroec. Maeterlinck était alors un jeune bourgeois de vingt-trois ans, depuis peu docteur en droit et avocat stagiaire au Barreau de Gand.

Sous le choc de sa trouvaille, Maeterlinck écrit à son ami Rodolphe Darzens cette lettre, datée du jeudi 24 décembre 1885¹⁵ : « J'ai découvert (à peu près) un Ermite ou un Illuminé Flamand du XIIIe siècle. Ruysbroeck l'Admirable, dont Ernest Hello a traduit en français – presque scandaleusement d'ailleurs – certains fragments d'après une vieille et inexacte traduction latine du texte flamand. Or j'ai retrouvé ce texte flamand original et authentique puisque c'est au cloître même de la Vallée Verte où le mystique est mort et enseveli. Eh bien, jamais je n'ai éprouvé une joie ni un étonnement pareil, c'est l'homme de génie absolu et dont l'œuvre est immense matériellement – autrement surtout – cela est tout le temps au-dessus de tout, et cela va jusqu'où l'on a jamais été ; enfin, en voilà assez. Je vous en parle donc pour vous en offrir, vaguement, des fragments, les mois où il manquerait de la copie ; j'ai traduit, intégralement, deux de ces 12 œuvres, *Le livre des XII Béguines* et *L'ornement des noces spirituelles* et de plus j'ai écrit une introduction assez longue, où j'ai reproduit les passages les plus étonnants de ses autres ouvrages. »

¹⁵ Le document porte en fait une date incomplète. Robert O. J. Van Nuffel a montré qu'il ne pouvait s'agir que du 24 décembre 1885. Cette lettre a une importance capitale car elle apporte la preuve que la lecture de Ruusbroec a précédé l'écriture des *Serres chaudes*, et par conséquent que le mystique brabançon a exercé une influence directe sur l'écriture de Maeterlinck.

Plusieurs éléments méritent d'être commentés dans cette lettre. Tout d'abord, elle montre quel fut l'enthousiasme de Maeterlinck lorsqu'il découvrit l'œuvre du prieur de Grœnendael en qui il voit un « homme de génie absolu ». C'est sans doute la lecture d'*À rebours* (1884) qui mit Maeterlinck sur la piste de Ruusbroec. On y trouve en effet mention, dans la bibliothèque de Des Esseintes, de textes de « Jean Ruusbroeck l'Admirable, un mystique du XIIIe siècle, dont la prose offrait un incompréhensible mais attirant amalgame d'exaltations ténébreuses, d'effusions caressantes, de transports âpres. » Ce qui explique que Maeterlinck adressa à Huysmans un exemplaire de sa traduction de *L'ornement des noces spirituelles*, avec cette dédicace : « À Joris Karl Huysmans au Maître profondément admiré qui m'a mis sur la voie de Ruusbroeck ». Notons que Maeterlinck considère dans sa lettre, à la suite de Huysmans (et de Hello avant lui), Ruusbroec comme un mystique du XIIIe siècle, ce qui compte tenu des dates de la vie du prieur de Grœnendael (1293-1381) est un peu fantaisiste. Ruusbroec est certes né au XIIIe siècle, mais l'essentiel de sa vie se déroule au XIVe. Maeterlinck se vante un peu lorsqu'il déclare avoir retrouvé le « texte flamand original et authentique » de Ruusbroec « au cloître même de la Vallée Verte », car en réalité les manuscrits de Ruusbroec étaient depuis longtemps conservés à la Bibliothèque Royale de Bruxelles¹⁶. Par ailleurs, il dit que le mystique est « mort et enseveli » à Grœnendael : or, à l'époque où Maeterlinck écrit, le corps de Ruusbroec – ou ce qu'il en reste, suite aux profanations révolutionnaires – a totalement disparu. Il n'était plus depuis longtemps à Grœnendael, car il avait été transféré à Sainte-Gudule ou il eut à subir les saccages des révolutionnaires en 1793 (seuls ont subsisté deux fragments d'os qui ont du reste disparu un temps avant de ressurgir par hasard en 1911). Mais ce qui est plus intéressant ici, c'est la mention que Maeterlinck fait de la traduction d'Ernest Hello (1869), traduction à ses yeux « presque scandaleuse » qui a été réalisée sur base du texte latin de Surius dont nous avons parlé plus haut. C'est cette traduction qui se trouve dans la bibliothèque de Des Esseintes. Maeterlinck entend donner de l'œuvre du mystique de Grœnendael une traduction plus fidèle, cette fois-ci plus à partir du texte latin mais directement à partir du texte flamand¹⁷. Il prétend d'ailleurs (peut-être avec un peu

¹⁶ Soulignons en outre que c'est sur base de l'édition flamande de David que Maeterlinck fera sa traduction et non d'après les manuscrits (auxquels cependant, selon ses propres dires, il a toujours recouru).

¹⁷ Sur le travail de Maeterlinck en tant que traducteur, voir POUILLIART (Raymond), « Le traducteur », dans HANSE (Joseph) et VIVIER (Robert), édés.,

d'exagération) avoir déjà traduit *Le livre des XII Béguines* et *L'ornement des noces spirituelles* et avoir écrit une « introduction assez longue » où il a reproduit « les passages les plus étonnants de ses autres ouvrages ». Nous avons ici en germes la traduction de *L'ornement des noces spirituelles* qui paraîtra en 1891, précédée d'une volumineuse introduction.

Dans la vie de Maeterlinck, la rencontre avec Ruusbroec s'avère déterminante. Tout d'abord, elle répond à la soif spirituelle de Maeterlinck qui avait été très déçu du christianisme appris chez les jésuites. Ici, il trouvait un chrétien mystique selon son cœur, s'exprimant de plus dans la langue flamande dotée à ses yeux de la « toute-puissance intrinsèque des langues immémoriales ». Ensuite et surtout, cette rencontre constitue un tournant dans son art, comme l'a bien montré Joseph Hanse¹⁸. Il y trouve ce qu'il y cherche, à savoir une forme de symbolisme à l'état originel¹⁹. Ainsi écrit-il dans sa première introduction à Ruusbroec, qui paraît dans la *Revue Générale* en 1889²⁰ : « Il est heureux que nous ayons eu un tel homme ; et depuis que je l'ai vu, notre art n'est plus suspendu dans le vide. Il nous a donné des racines. » Et ailleurs, de façon encore plus explicite : « En toutes ses œuvres, il [Ruusbroec] est hanté par cette évidence de l'universel symbolisme ». Ici, le lien est fait de la manière la plus nette entre la vision symbolique du monde et l'univers mystique. Maeterlinck donne de la prose de Ruusbroec un commentaire symboliste, frappé qu'il est de la force suggestive des images du prieur de Grœnendael, parlant de sa « syntaxe tétanique » et de son style discontinu traversé par de « bleuissantes éjaculations » : les phrases y sont des « jets de flammes ou des blocs de glace ». De 1885 à 1889, Maeterlinck va s'atteler activement à la traduction de *L'ornement des noces spirituelles* : l'ouvrage paraîtra chez Lacomblez à Bruxelles en 1891, avec une introduction conséquente. Il n'abandonnera pas par la suite son intérêt pour les écrits mystiques qu'il considère comme « les plus purs diamants du prodigieux trésor de l'humanité ». Dans *Le trésor des humbles* (1896), il

Maurice Maeterlinck, 1862-1962, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1962, pp. 431-489.

¹⁸ HANSE (Joseph), « De Ruysbroeck aux *Serres chaudes* », dans *Bulletin de l'Académie Royale*, 1961, pp. 75-126.

¹⁹ Sur le symbolisme chez Maeterlinck (et le lien avec Ruusbroec), voir GORCEIX (Paul), *Maurice Maeterlinck et le symbolisme de la différence*, Mont-de-Marsan, Éditions InterUniversitaires, 1997.

²⁰ MAETERLINCK (Maurice), « Ruysbroeck l'Admirable », dans *Revue Générale*, Bruxelles, oct.-nov. 1889 ; repris sous forme d'extraits dans MAETERLINCK (Maurice), *Œuvres I, Le Réveil de l'âme, Poésie et essais*, choix de textes établis et commentés par GORCEIX (Paul), Bruxelles, Éditions Complexe, coll. Bibliothèque Complexe, 1999, pp. 265-289.

reprend dans un chapitre le début de son introduction à *L'ornement des noces spirituelles* sous le titre « Ruysbroeck l'Admirable ». Et surtout, douze ans après sa découverte de Ruysbroec, Maeterlinck signera en 1897 un article de la *Revue encyclopédique* (qui consacre un numéro spécial à la Belgique) sur le thème de « La mystique flamande », dans lequel il envisage toute la constellation des mystiques flamands, de Grote à Thomas a Kempis, en passant par Gerlach Peters, etc.

Dans la très longue introduction qu'il rédigea pour sa traduction de *L'ornement des noces spirituelles* (laquelle introduction reprenait, en l'allégeant de certains passages et en l'augmentant d'autres, l'essai sur « Ruysbroeck l'Admirable » qu'il avait écrit deux ans plus tôt pour la *Revue Générale*), Maeterlinck propose un saisissant portrait de Ruysbroec et une analyse de son œuvre qui, s'ils ont certes beaucoup fait pour la renommée de Ruysbroec, en disent peut-être plus sur l'auteur des *Serres chaudes* que sur le bon prieur de Grœnendael. Sans entrer dans le détail de cette lecture de Ruysbroec par Maeterlinck, nous voudrions – dans l'espace qu'il nous reste – rectifier quelques aspects erronés du portrait que nous donne Maeterlinck du mystique brabançon. Tout d'abord, on s'étonne que Maeterlinck n'ait pas eu connaissance de la biographie que Pomerius avait consacrée, vers 1420, au prieur de Grœnendael et qui fut précisément éditée en 1885, au moment même où Maeterlinck entamait ses recherches. Par ailleurs, si Maeterlinck n'accorde que peu d'intérêt, et par conséquent peu de place, aux faits extérieurs de la vie de Ruysbroec – « La vie de Jean Van Ruysbroeck est, comme celle de la plupart des grands penseurs de ce monde, tout intérieure »²¹ –, ce qu'il en dit est malheureusement rempli d'inexactitudes. Ainsi fait-il naître étrangement Ruysbroec en 1274, ce qui compte tenu de sa date de mort (1381) implique qu'il aurait vécu 107 ans ! Mais donnons à présent la parole à Maeterlinck lui-même, qui s'exprime ici avec beaucoup de lyrisme à propos du grand mystique brabançon : « Il vivait, nous dit-on, en sa cabane de Grœnendael, au milieu de la forêt de Soignes. C'était à l'entrée de l'un des siècles les plus sauvages du Moyen Âge : le quatorzième. Il ignorait le grec et peut-être le latin. Il était seul et pauvre. Et cependant, au fond de cette obscure forêt brabançonne, son âme, ignorante et simple, reçoit sans qu'elle le sache, les aveuglants reflets de tous les sommets solitaires et mystérieux de la

²¹ *L'ornement des noces spirituelles de Ruysbroeck l'Admirable*, traduit du flamand et accompagné d'une introduction par MAETERLINCK (Maurice), préface de BROSSE (Jacques), notice bio-bibliographique sur Ruysbroeck VERSLUYS (Luc), Bruxelles, Les éperonniers, coll. Passé Présent, 1990, p. 21 [édition originale : Bruxelles, Paul Lacomblez, 1891].

pensée humaine. Il sait, à son insu, le platonisme de la Grèce ; il sait le soufisme de la Perse, le brahmanisme de l'Inde et le bouddhisme du Thibet ; et son ignorance merveilleuse retrouve la sagesse de siècles ensevelis et prévoit la science de siècles qui ne sont pas nés. »²² Ce portrait présente beaucoup d'attraits, à commencer par sa qualité littéraire. Le seul problème est qu'il est totalement erroné. En effet, il commence par insister sur la soit-disant ignorance de Ruusbroec, en en faisant un quasi-illettré qui ne connaissait ni le grec, ni peut-être le latin, comme si cette « ignorance » était la garante d'une pureté plus grande qui lui aurait permis de recevoir en toute candeur « les aveuglants reflets de tous les sommets solitaires et mystérieux de la pensée humaine ». Il faut noter que Maeterlinck n'est pas le premier à insister sur cet aspect : Pomerius reprenait déjà ce *topos* classique dans les hagiographies, Denys le Chartreux parlait pour sa part de Ruusbroec comme d'un *illiteratus*, un « illettré ». Mais en fait, Ruusbroec, qui était prêtre, avait étudié la théologie. Or cette dernière ne s'enseignait qu'en latin. Comment Ruusbroec aurait-il pu ignorer cette langue ? Si Ruusbroec s'est exprimé en flamand plutôt qu'en latin, c'est parce qu'il voulait toucher tous ceux qui l'entouraient, religieux et religieuses mais aussi les laïcs qui précisément ne comprenaient pas le latin. Mais il n'était pas l'ignorant que l'on a voulu voir en lui. Par contre, il n'était pas non plus, comme Eckhart, un maître en théologie de l'Université de Paris. C'était un prêtre qui connaissait le latin et avait suivi une bonne formation de base à l'école de la collégiale. Autre aspect erroné dans le portrait de Ruusbroec par Maeterlinck : l'ermite solitaire dans sa cabane au milieu de la forêt de Soignes. Ruusbroec n'a jamais été un ermite. Il convient tout d'abord de rappeler qu'il a vécu en ville jusqu'à l'âge de cinquante ans, et qu'il était prêtre à Sainte-Gudule. Il ne menait donc pas à cette époque-là, en tant que chapelain, une vie érémitique dans une cabane au fond des bois. Mais il ne mènera pas non plus ce type de vie après, lorsqu'il décidera avec quelques compagnons d'aller s'installer à Grœnendael. En effet, ils vivront en communauté et adopteront quelques années plus tard le statut de chanoines réguliers de saint Augustin. Ruusbroec n'a donc jamais vécu en solitaire complet et pauvre, ainsi que voudrait nous le faire croire Maurice Maeterlinck dans son étude. C'est une vision « romantique » et héroïque, qui est peu en rapport avec la réalité. Dernier point que nous envisagerons ici, le rôle que Maeterlinck attribue à la nature dans la mystique de Ruusbroec. Tout l'accent est porté sur le promeneur solitaire qui parcourt les sentiers de cette « obscure forêt brabançonne » pour y

²² *L'ornement des noces spirituelles...*, p. 9.

trouver son inspiration spirituelle. Or il convient de noter que c'est en ville, à Bruxelles quand il était chapelain de Sainte-Gudule, que Ruusbroec a composé ses œuvres mystiques majeures, et en particulier *L'ornement des noces spirituelles*. C'est donc abusivement que l'on plaque sur ces textes l'image d'un Ruusbroec retiré dans son couvent de Grœnendaël. *L'ornement des noces spirituelles* était achevé bien avant que Ruusbroec ne décide de se retirer dans la forêt de Soignes, et ce non pour y mener une vie solitaire mais bien une vie communautaire.

Maeterlinck ne fut ni le premier ni le seul traducteur de Ruusbroec en français, mais il fut le plus célèbre et aussi le premier à traduire directement du flamand. En effet, les traductions qui l'ont précédé portaient toutes du latin : c'est le cas de la traduction du début XVIIe siècle citée plus haut, c'est aussi le cas de celle d'Ernest Hello. Les premiers à proposer une traduction complète (à partir du flamand) des œuvres de Ruusbroec en français, sous le couvert de l'anonymat religieux le plus rigoureux, furent les bénédictins de l'abbaye Saint-Paul de Wisques²³. Dans leur introduction, ils passent rapidement sur le travail de leur devancier : « traduction et introduction qui demanderaient d'ailleurs plus d'une réserve », ce contentent-ils de dire. Une nouvelle traduction intégrale en français par Dom André Louf, avec une introduction signée par le Père Verdeyen, a été achevée à l'abbaye de Bellefontaine, à Bégrolles-en-Mauges (dans le Maine-et-Loire)²⁴. Tout ceci témoigne du dynamisme de la recherche autour de Ruusbroec, qui s'accompagne de la volonté de faire connaître le mystique brabançon au plus grand nombre grâce aux traductions. Maeterlinck a joué un rôle déterminant en la matière. Il n'est pas le seul.

²³ *Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable*, traduction du flamand par les bénédictins de Saint-Paul de Wisques, 6 vol., Bruxelles, Vromant et Cie, 1917-1938.

²⁴ JAN VAN RUUSBROEC, *Écrits I. La Pierre brillante, Les sept Clôtures, Les sept Degrés de l'Amour, Livre des Éclaircissements*, présentation et traduction des quatre traités par Dom LOUF (André), o.c.s.o., introduction de VERDEYEN (Paul), s.j., Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, Spiritualité occidentale, 1, 1990 ; *Écrits II. Les Noces spirituelles*, présentation et traduction par Dom LOUF (André), o.c.s.o., Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, Spiritualité occidentale, 3, 1993 ; *Écrits III. Le Royaume des amants, le Miroir de la Béatitude éternelle*, présentation et traduction par Dom LOUF (André), o.c.s.o., Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, Spiritualité occidentale, 4, 1997 ; *Écrits IV. Les douze Béguines, Les quatre Tentations, De la Foi chrétienne, Lettres*, présentation et traduction par Dom LOUF (André), o.c.s.o., Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, Spiritualité occidentale, 5, 1999.

Conclusion

Nous avons souhaité apporter ici, après un rappel historique sur la vie et l'œuvre de Ruusbroec, deux rectifications concernant le grand mystique brabançon. La première porte sur Ruusbroec en son temps. Lorsque l'on regarde les choses de loin, on a l'impression d'une grande unité dans cette mystique du Nord qui se manifeste du Moyen Âge central à l'automne du Moyen Âge (des béguines à la dévotion moderne). Mais lorsque l'on regarde plus en détails, on se rend compte qu'il existe des divergences, parfois profondes. C'est ce que nous avons voulu mettre au jour en adoptant une position un peu critique par rapport à la catégorie historiographique pratique mais contestable de mystique rhéno-flamande²⁵. Comme nous l'avons résumé dans une formule : Ruusbroec n'est pas notre Eckhart. Même si tous deux sont des auteurs mystiques médiévaux du Nord de l'Europe et à ce titre partagent une culture commune, leurs approches de l'union à Dieu sont en fait assez différentes. Celle de Ruusbroec est fondée sur l'amour, celle d'Eckhart est intellectuelle.

L'autre rectification que nous voulions faire porte sur la lecture que propose Maeterlinck de Ruusbroec. Étant donné le poids de cette lecture dans la réception de Ruusbroec (beaucoup de personnes ne s'intéressent à Ruusbroec que parce que Maeterlinck s'y est intéressé), il peut sembler utile de rectifier quelques erreurs grossières véhiculées par l'approche – fort belle mais pas assez scientifique – de Maeterlinck. Le portrait de Ruusbroec par Maeterlinck en solitaire ignorant dans sa cabane de Grœnendael, au milieu de la forêt de Soignes, doit être corrigé. Ruusbroec n'était pas un ignorant. Il a passé la plus grande partie de sa vie en ville, et c'est à Bruxelles qu'il a écrit *L'ornement des noces spirituelles* comme la plupart des ses grandes œuvres mystiques. Il n'a jamais été un ermite solitaire mais il a fondé, avec des compagnons, une

²⁵ Sur cette question, voir DIERKENS (Alain) et BEYER DE RYKE (Benoît), eds, *Maître Eckhart et Jan van Ruusbroec. Études sur la mystique « rhéno-flamande » (XIIIe-XIVe siècle)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2004 (« Problèmes d'histoire des religions », 14) [Éditions de l'Université de Bruxelles : www.editions-universite-bruxelles.be]. Sur Ruusbroec, on pourra y lire les articles de VERDEYEN (Paul), « Une remise en cause de la notion de mystique “rhéno-flamande” », p. 207-210 ; ROCQUET (Claude-Henri), « Ruysbroeck. Mystique nuptiale, mystique maternelle », p. 211-226 ; ROLAND (Hubert), « “Un véritable esprit germanique” : l'assimilation de Ruysbroeck et de la mystique flamande par la propagande allemande », p. 227-238.

communauté à Grœnendael, laquelle a pris l'habit des chanoines réguliers augustins. Le mérite de Maeterlinck demeure considérable car c'est lui qui a fait connaître à un large public le nom et l'œuvre (en tout cas une partie) de Ruusbroec. Mais il convient de nuancer le portrait qu'il fait du prieur de Grœnendael afin de rétablir autant que possible la vérité historique.

Ouvrages récents de Benoît Beyer de Ryke

Maître Eckhart, Benoît Beyer de Ryke, Collection Sagesses éternelles, éditions Entrelacs, 2004

Maître Eckhart et Jan van Ruusbroec, Études sur la mystique "rhéno-flamande" (XIII-XIV siècle), Alain Dierkens et Benoît Beyer de Ryke, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2004

Mystique : la passion de l'Un, de l'Antiquité à nos jours, édité par Alain Dierkens et Benoît Beyer de Ryke, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2005

**Les Cahiers Boehme/Novalis sont une publication du site
*D'Orient et d'Occident.***

Tous droits réservés

2006